

KATIE MITCHELL / SCHAUSPIEL KÖLN

Le théâtre est une vocation précoce pour **Katie Mitchell** qui réalise sa première mise en scène à seize ans, en 1980. Elle fait ses preuves en travaillant sur des œuvres classiques, mais d'une façon décalée comme le suggère le nom de sa compagnie : Classics on a Shoestring (Classiques à petit prix). Un choix révélateur de son envie de dépoussiérer le mode de représentation des textes du répertoire, allant jusqu'à faire réécrire à Martin Crimp une nouvelle version de *La Mouette* de Tchekhov. Son désir de sortir des chemins tout tracés l'entraîne vers les territoires de l'Est européen. Elle travaille avec des artistes russes, polonais, lituaniens et géorgiens qui lui semblent porteurs d'avenir dans leurs recherches esthétiques et dramaturgiques. De retour au Royaume-Uni, elle s'intéresse aux auteurs d'aujourd'hui, sans oublier pour autant ses « chers classiques », et devient artiste associée du temple britannique des écritures dramatiques contemporaines : le Royal Court Theater de Londres. Sa rencontre avec le vidéaste Leo Warner modifie son regard sur la scénographie, tant pour son travail au théâtre – notamment pour son adaptation du roman de Virginia Woolf, *Les Vagues* – que pour les mises en scène d'opéras qu'elle présente dans les grands festivals d'art lyrique, dont celui d'Aix-en-Provence où elle sera cet été avec *Written on Skin* de George Benjamin. En 2011, elle vient pour la première fois au Festival d'Avignon avec *Christine*, une adaptation personnelle de *Mademoiselle Julie*.

Plus d'informations : www.schauspielkoeln.de

Entretien avec Katie Mitchell

Pourquoi avez-vous choisi le roman de W. G. Sebald, *Les Anneaux de Saturne*, comme sujet de votre nouvelle création ?

Katie Mitchell : Il y a plusieurs raisons, comme dans tous les choix que l'on fait. La première, sans aucun doute la plus importante, est que j'ai une profonde admiration pour cet auteur, et particulièrement pour ce roman. Il nous entraîne sur la côte est de l'Angleterre, dans la région du Suffolk, aujourd'hui particulièrement menacée par la hausse du niveau de la mer du Nord. En effet, les rivages sont quotidiennement attaqués par des vagues assez fortes et une partie des terres disparaît peu à peu dans la mer, morceau après morceau. En 1992, W. G. Sebald traverse cette région à pied. Je l'ai parcourue à mon tour en 2011 et j'ai pu constater de mes propres yeux les changements – et surtout les destructions – qui avaient eu lieu entre ces deux dates. J'avais envie de « célébrer » à ma façon ce terrible mouvement et cette traversée des paysages à laquelle nous invite W. G. Sebald. La seconde raison tient à ma propre vie d'artiste. Il se trouve que, depuis quelques années, bien qu'anglaise, je travaille beaucoup en Allemagne et que je fais de nombreux voyages entre mon île natale et le continent européen, ce qui a considérablement changé le regard que je porte sur mon pays. Le fait que W. G. Sebald, allemand d'origine, soit venu s'installer presque définitivement en Angleterre dans les années 70, c'est-à-dire qu'il ait fait le voyage dans l'autre sens, m'a permis de découvrir une image de mon pays très différente de celle que j'avais. J'avoue que le fait que nous regardions tous les deux mon Angleterre avec des lunettes différentes me plaît. J'ai la sensation qu'en me promenant sur les côtes du Suffolk, je fais un pèlerinage inverse du sien, mais que cela nous rapproche. Enfin, la troisième raison pour laquelle j'ai envie d'adapter ce roman à la scène, tient à la forme même de celui-ci, cette narration à plusieurs couches qui est, pour moi, une incroyable expérience à tenter sur le plateau de théâtre. Avec W. G. Sebald, on a une sensation de vie extraordinaire, un réel sentiment d'être vivant, qui vient sans doute de cette marche à travers des paysages qui invitent à penser, à rêver, à se souvenir. Je ressens ce même sentiment lorsque je lis des textes de Virginia Woolf, dont j'ai adapté le roman *Les Vagues*, ou encore *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust.

Comment imaginez-vous ce passage à la scène ?

Concrètement, il n'y a pas vraiment d'histoire à raconter, sinon le voyage, et pas vraiment de personnages présents, à l'exception de quelques-uns, entraperçus sur la route. Il m'appartient donc d'imaginer comment on voyage dans la tête du narrateur. Ce voyage dans un crâne est un véritable challenge sur un plateau de théâtre. Le cœur de cette performance théâtrale sera donc cette marche, dont on entendra en permanence les pas sur le plateau, des pas sonorisés en direct. Nous marcherons avec lui, qui regarde sans cesse de l'autre côté de la mer du Nord, et nous tenterons de pénétrer ensemble ses pensées.

Quelles sont les pensées de ce marcheur ?

Celles d'un homme qui tombe sans cesse par hasard sur les traces des différentes destructions qu'il constate. Des plus anciennes aux plus récentes, des batailles navales entre les Hollandais et les Anglais au XVII^e siècle, jusqu'aux destructions provoquées par les deux guerres mondiales du XX^e siècle, sans parler des destructions contemporaines, friches industrielles et paysages naturels massacrés. Mais W. G. Sebald ne se contente pas de constater les dégâts dont pâtit un environnement géographique. Il élargit sans cesse son propos par des digressions passionnantes. Dans sa pensée, il traverse les continents et les périodes historiques. Il vagabonde jusqu'en Chine et se retrouve en Allemagne. Il s'interroge sur la libération des camps d'extermination nazis, sur les bombardements alliés des villes allemandes en 1944-1945. Sur tout cela, W. G. Sebald a un point de vue, un point de vue moral, un point de vue d'être civilisé qui m'intéresse énormément.

Quels sont les grands axes de votre adaptation du roman de W. G. Sebald ?

Si nous devons jouer l'intégralité du roman, il faudrait plus de vingt-quatre heures... Il a donc fallu couper, faire des ellipses,

déconstruire certains aspects du roman pour construire notre spectacle. Nous sommes restés totalement fidèles à l'axe principal du roman, qui est celui de la marche, mais aussi au regard du narrateur, à la façon dont W. G. Sebald traverse les paysages et au style unique de sa narration.

Comment imaginez-vous la présentation de ces paysages ?

Nous utiliserons les images d'un film qui a déjà été réalisé à partir du livre et qu'on nous a autorisés à projeter. C'est un film en noir et blanc, en 16 mm, réalisé à partir des vrais paysages parcourus par W. G. Sebald. Cela pourra ressembler aux images dont l'auteur a parsemé son livre, qui ne sont pas des photos de paysages et que nous n'utiliserons pas sur le plateau. Il y aura aussi d'autres images d'archives. J'ai le sentiment qu'il faut réaliser un travail très pur, très simple. Une sorte d'oratorio.

N'y aura-t-il qu'un seul protagoniste sur le plateau ?

Non, il y aura en fait quatre acteurs. W. G. Sebald sera présent sur le plateau, mais ce sera une présence silencieuse : il sera allongé sur un lit d'hôpital. Cette idée m'est venue car W. G. Sebald, après avoir réellement fait cette promenade, a été hospitalisé pour une opération assez grave. Il me plaît donc d'imaginer cet homme alité, mais se souvenant de son périple. Il s'en souvient, comme je le disais précédemment, dans sa tête. Ce sont ses pensées qui parviendront aux spectateurs. Cette situation devrait, selon moi, créer une tension très intéressante sur le plateau, entre ce personnage immobile et les autres acteurs qui se déplaceront sans cesse.

Dans le roman, le marcheur est aussi le narrateur. Aura-t-il le même statut dans votre spectacle ?

Je voudrais savoir comment sonne une pensée, comment on arrive à se concentrer sur quelque chose d'intérieur à soi-même au milieu des bruits extérieurs. On entendra le souffle de sa respiration, les bruits de ses pas sur les galets de la plage, le cliquetis des clés dans une poche, ainsi que sa terrible tristesse !

De lui-même, W. G. Sebald a dit qu'il était un « chasseur de fantômes ». Partagez-vous cette opinion ?

Je la partage, même si sa façon de chasser les fantômes est différente de la mienne étant donné qu'il vient d'un autre pays. Il les trouve dans des endroits où nous, les Anglais, nous ne les chercherions pas et remarque des choses que nous ne remarquons pas. Mais il a bien choisi la région où il chasse ces fantômes, cette côte du Suffolk qui peut nous faire peur, car on y décèle les traces d'une mort annoncée. C'est aussi une région dans laquelle il y avait de très nombreuses installations militaires et où l'on respire des odeurs étranges, dont on recherche encore les origines. Tout cela est très dérangentant...

Très jeune, vous avez mis en scène des textes classiques et l'on a dit de vous que vous les aviez « dépolisés ».

Au début, on a en effet dit que je les avais « dépolisés », mais ensuite, on a pu dire que je les avais « détruits » ! Il était nécessaire de faire mes classes avec ces textes classiques, c'est une étape obligatoire en Angleterre, une sorte de tradition. Mais en secret, j'étais intéressée par d'autres traditions, en particulier par celles des metteurs en scène russes, de théâtre et de cinéma, que j'ai pu fréquenter pendant mes périodes en Europe de l'Est. En ce qui concerne les textes classiques, je n'ai jamais voulu participer à une forme de théâtre « muséal » qui consisterait simplement à reproduire des formes anciennes. Quand j'ai pu me livrer vraiment à ce que je voulais faire, je me suis rendu compte que ce qui m'intéressait avant tout au théâtre, c'était cette forme de reconstruction de la vie, bien plus fondée sur les comportements que sur les paroles prononcées par les protagonistes. Je voulais montrer comment les acteurs pouvaient jouer avec des détails, des petites choses du quotidien, banales mais précieuses, pour faire surgir des personnages et ne pas seulement utiliser les acteurs comme de magnifiques diseurs de texte. Il y a eu, dans mon travail, une radicalisation de ce processus de création et, tout naturellement, un glissement dans mon choix de textes, passant de textes purement dramatiques à des œuvres romanesques qui me permettent d'aborder d'autres univers, à l'image du livre de W. G. Sebald.

Propos recueillis par Jean-François Perrier

■

DIE RINGE DES SATURN (LES ANNEAUX DE SATURNE)

D'APRÈS LE ROMAN DE W. G. SEBALD

GYMNASIE AUBANEL - durée estimée 1h45 - spectacle en allemand surtitré en français - création 2012

8 9 10 11 À 18H

adaptation et mise en scène **Katie Mitchell** scénographie et costumes **Lizzie Clachan** film **Grant Gee** vidéo **Finn Ross** musique **Paul Clark** lumière **Ulrik Gad**
son **Gareth Fry**, **Adrienne Quartly** dramaturgie **Jan Hein**

avec **Nikolaus Benda**, **Ruth Marie Kröger**, **Julia Wieninger** et **Juro Mikus**
Julia Klomfaß (son) **James Longford** (piano) **Ruth Sullivan** (bruitage) **Frederike Bohr**, **Lily McLeish**, **Stefan Nagel** (assistance bruitage et caméra)

production Schauspiel Köln
avec le soutien du British Council et de la SNCF-Deutsche Bahn

La traduction des *Anneaux de Saturne* par Bernard Kreiss est publiée aux éditions Actes Sud. *Les Anneaux de Saturne* est disponible en poche chez Folio.